

# Zwei Stimmen aus dem alten Bern

Autor(en): **Strahm, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde**

Band (Jahr): **14 (1952)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-242415>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## ZWEI STIMMEN AUS DEM ALTEN BERN

### I.

*Extraits d'un manuscrit, intitulé: «Mémoires de Mr. le Baillif de Gingins d'Yverdon», écrit vers l'année 1775*

Ceux qui sont revêtus de quelque dignité ne doivent jamais se relâcher de ce qui en est l'attribut, quelque indifférent qu'il paraisse. Il est pénible, dit-on, de ne pas vivre à sa fantaisie, d'être gêné jusque dans son habillement, d'enchaîner sa liberté pour misères: Il n'y a que ceux qui ne tiennent à rien, surtout ceux qui pourraient demander et ne demandent rien, à qui il soit permis de faire cette objection; n'est-il pas juste, n'est-il pas du droit le plus simple, que lorsqu'on obtient un office ou bénéfice, au moins désiré, et le plus souvent sollicité, on en supporte la charge.

Jusqu'à ces derniers temps, — je parle de 20 à 25 ans — les Advoyers de Berne restaient chez eux, ne faisaient de visite qu'à leur collègue, et ne mangeaient nulle part. On ne les voyait ni dans les rues, ni aux promenades publiques; s'ils voulaient prendre l'air ou se donner de l'exercice, ils allaient hors de ville. A cela près ils ne sortaient que pour se rendre à l'église ou à la maison de ville. Un citoyen de Berne, de quelque rang, de quelque état qu'il fût, n'allait chez eux à l'audience qu'en caractère, c'est-à-dire, avec l'épée, le manteau et le rabat; eux-mêmes ne sortaient jamais que dans cet habillement. Ils ne recevaient et n'accompagnaient chez eux, hors de leur chambre, que des étrangers de considération, et n'y donnaient la main à personne d'autre; c'est dans leurs égards, dans leur façon d'agir, dans leurs expressions, que consistait la différence qu'ils mettaient entre les gens. Un Advoyer de Berne était regardé en Suisse et hors de la Suisse comme un homme considérable, et cette étiquette n'avait pas peu contribué à lui donner ce relief. Ce n'est pas le seul dédommagement qu'ils recevaient de la gêne à laquelle ils étaient assujettis. Outre le respect qu'on leur portait, ils avaient une grande influence dans les affaires; ils avaient toujours un parti qui du plus ou moins était balancé par un autre, et le gouvernement se trouvait très bien de cette concurrence qui donnait à la chose publique des surveillants actifs et désintéressés. Tout a changé, chacun est pour soi et va son petit bonhomme de chemin sans s'embarrasser de rien que de la valeur des baillages ou des moyens de parvenir. On laisse faire. Je ne connais pas un homme dans la république, qui actuellement puisse disposer de dix voix, sans en excepter l'Advoyer d'Erlach, ni le trésorier Sinner.

Les deux Advoyers Jérôme d'Erlach et Isac Steiger ont été les derniers qui ont rempli leur place, ainsi qu'ils l'avaient reçu de leurs prédécesseurs. Au premier succéda en 1747 Christophe Steiger qui a tout gâté. Il n'était pas fait pour cette place.

C'était un honnête homme, mais paresseux, indolent, aimant ses aises par-dessus tout, ennemi de toute étiquette, se débarrassant de tout ce qui le gênait, et vivant à tous égards en simple citoyen. On le voyait en compagnie de femmes, on le rencontrait dans les rues, il donnait chez lui le sofa à tout le monde et gardait son tabouret. En un mot c'était un homme en dignité qui n'en avait point, et par le contraste le plus singulier il était dans le fond haut et fier, autant un citoyen de Berne peut l'être. C'est caver au plus fort. Ennuyé de sa place, de lui et des autres, il la résigna en 1759, resta sur son tabouret, et mourut imbécile en 1764, âgé de soixante et dix ans, sans que le mal qu'il a fait à l'article dont je parle, ait été réparé, quoique ses collègues ne l'aient pas porté tout à fait au même point. On est toujours porté à se mettre à son aise, et on s'y met, lorsqu'on est autorisé par des exemples.

Quant au sénat, c'est la promotion de 1727 qui a commencé à abandonner les anciens usages qui s'étaient maintenus jusqu'après celle de 1735. En 1737 Chrétien Willading entra en sénat au moment qu'il fut éligible. C'était un homme fort riche, généreux, bienfaisant, d'une humeur gaie, d'un commerce aisé, sans airs, sans tons, n'exigeant rien. Ennemi de toute gêne aupoind qu'il ne faisait aucune de ses propres affaires, ne voyait et ne touchait d'argent que son argent de poche, un homme enfin de très bonnes mœurs, d'un excellent caractère, fait pour la société, et au dessus des préjugés. Il mourut gaïment, comme il avait vécu, d'une apopléxie foudroyante le 15 février 1751 en dansant un menuet à Soleure chez l'Ambassadeur de France. En entrant en sénat, il garda sans y rien changer sa façon de vivre et de faire; il fit très bien sa charge et la dégagea de toute cérémonie; il laissa chez lui le manteau et le rabat et alla son train comme à l'ordinaire. Le public, dont il était aimé, qui n'était pas accoutumé à voir les sénateurs sur ce ton, parut surpris. On lui en parla, il répondit en riant qu'il n'était que secret que lorsqu'il serait sénateur, il arborerait avec le costume la gravité de sa place, mais qu'il n'était pas pressé. En effet il n'en fit rien, et autre n'en fut.

Six mois après, Christophe Steiger, celui dont je viens de parler, qui fut depuis Advoyer, entra en sénat; il était à peu près dans les mêmes circonstances que Willading, aussi riche, sans enfants comme lui, et aimant pour le moins autant sa liberté et ses aises; il suivit son exemple, et tous ceux qui les ont suivis, les ont pour le moins imités. A la bérusse et l'habit noir près, il n'y a donc plus de différence entr'eux et nous que la place qu'ils occupent à la maison de ville. Outre cette place, ils avaient conservé jusqu'à la promotion de 1755 la distinction de la petite porte; eux seuls entraient et sortaient de la grande chambre par cette porte; dès lors elle est devenue commune, et personne n'a rien dit. J'ai encore vu le temps, ou lorsqu'un sénateur montait

l'arcade, et qu'on la descendait, on s'arrêtait pour le laisser passer lorsqu'il passait, et que si on était assis, on se levait pour le saluer. Ces occasions n'étaient pas si fréquentes, aujourd'hui, qu'ils sont habillés comme tout le monde, qu'on vit familièrement avec eux, et qu'on les rencontre partout, on les coudoie. Si, comme autrefois, ils n'osaient sortir qu'en caractère, outre qu'ils seraient plus respectés du peuple, cet habillement étant plus gênant, et mettant, plus en vue, ils sortiraient moins, on les trouverait chez eux, ils se verraient davantage entr'eux dans leurs maisons, s'occuperaient plus des affaires, les feraient mieux et plus vite, et ne seraient pas vu de si près. Ils ne supportent pas tous les grands jours.

## II.

### *Brief eines Berners an seinen Freund in Paris*

Von Sigmund Wagner, 1804

Auf einmal, lieber S..., fängt alles wie durch das Zauberwort einer Fee, bey uns an, eine neue Gestalt zu gewinnen. Die Erynnis Bellona wandelt sich, seit einigen Wochen, bey uns, in die friedliche Pallas Minerva um, und der Einfluß der Göttin läßt sich täglich in dieser oder jener neu aufkeimenden Blume in unserm, seit langem, noch mehr von trüben Gesichtern, als von einem trüben Schicksal, verfinstern, jetzt aber mächtig zu einem hellen und freundlichen Athen sich verändernden Bern entdecken und erblicken. — Da wo vor ein paar Jahren ein neuer Jonas unserm helvetischen Ninive grasigte Ziegenweiden und Fröschen- und Kröten-Sümpfe, mitten in seinem Schoos a) und auf seinen öffentlichen Plätzen, prophezeyte, strömen jetzt wieder ganze Scharen üppiger Städtler, jauchzender Landleute, neuer Regenten und glänzender schweizerischer Krieger aufs neue durch die schön gepflasterten Strassen; die einen mit leichtem Fuß, die anderen auf muthigen Pferden, diese in schnell dahin rollenden, jene in langsam stolzierenden Wagen. Der hohe englische Phaeton, Berlinen nach dem neuesten Geschmack des weltberühmten brüßelischen Kutschenarchitekten Simons, b) und das jetzt überall beliebte selbst in London und Paris bekannte und sogenannte *Bernerwägeli* folgen hier auf einander, und bilden durch ihr buntes Gemisch ein neues allzeit lebendiges Schauspiel. Wie einst aus den gesäeten Zähnen des beotischen Unthiers c) sieht man hier aus den letzten Ueberresten des entseelten gallischen

---

a) Bern, wie es war, wie es ist, und wie es seyn wird.

b) Herr Simon in Brüssel ist der größte Kutschen-Fabrikant in Europa, er hat immer mehrere 100 neue fertige Wagen aller Art, in seinen weitläufigen Remisen; seine Wagen sind dazu von besonderer Schönheit und Güte.

c) Der gelehrte Briefsteller spielte hier auf die ovidische Fabel (Lib. III. Fab. I.) an, wo Kadmus den Drachen erschlug, der seine Freunde gefressen hatte, und dann auf Befehl eines Orakels, desselben Zähne auf frisch gepflügten Boden aussäete, aus welchen aber plötzlich Krieger entstanden, die einander erwürgten, bis auf einige wenige, die denn

Ungeheurs *Revoluzion*, gleich Champignons, aus den Wurzeln eines abgestorbenen Baums; aus den Wurzeln des, durch fremde Hand bey uns gepflanzten, durch unsere eigene aber wieder umgehauenen Baums der Erkenntniß des Guten und des Bösen, d) glänzende Krieger entspringen, zwar demalen nur noch in Echantillons als Vorbilder künftiger neuschweizerischer Kriegsheere; — auch thun dieselben nicht, wie einst die Dracken-Kinder des tapfern Cadmus, gleich bey ihrem Entstehen sich verschlingen, sondern ihr ganzer Wettkampf besteht einstweilen nur noch darinn, wer an schönem Anstand und an glänzender kostbarer Waffenrüstung den anderen übertreffe und dadurch den Sieg in den Augen unserer Schönen davon trage. — Schon haben wir *Legionen* wie die Römer, *Phalangen* wie die Griechen, fliegende Artillerie, gleich den Neu-Franken, und aller Arten Jäger und Scharfschützen wie die Heere der neuen Teutonen; — sollten wir nicht hoffen dürfen, mit der Zeit auch den Kriegsgeist der ersten, den Heroensinn der zweyten, die lebhafteste Dexterität e) der dritten und die Mauerfestigkeit und den, wie man sagt, dem unteren Krieger, so nothwendigen Subordinationsgeist der vierten zu gewinnen, oder vielmehr alle diese Tugenden bey uns in eine einzige, wie alle ihre militärischen Kunstterminen und Kleiderschnitte, in eines, zu verbinden; — Freund Schandy sagt ja, der Name, den man dem Kind bey seiner Taufe gäbe, habe gewöhnlich nachher den größten Einfluß auf die ganze Ausbildung des Knaben, des Jünglings und des Mannes; f) und meynt nicht mit mehreren anderen Denkern, ein unter uns lebender Philosoph, daß das Kleid, das wir tragen, uns, nicht nur in den Augen anderer, zu dem Mann, den das Kleid vorstellt, sondern sogar in unsern eigenen Augen uns zu diesem Mann mache, und daß ein Jüngling, der am Abend in der Tracht eines modernen Alzibiades über das Pflaster hüpfte, sich auch den ganzen Geist und die Eroberungskraft dieses Städte und Herzensbezwingers fühle, da er hingegen am Morgen, wenn er im abgeschabten Ueberrock eines Diogenes durch die Carrefours der Stadt schlen-

---

dem Kadmus halfen, auf dem Platz eine neue, nachher sehr berühmte Stadt zu erbauen. — Meine Großmutter, welcher ich während dem Verfassen meiner Zeitung diese Fabel las, weil sie dergleichen Märchen liebt, ward ob dem Ding nachsinnend, schwieg lang, endlich aber sagte sie mir etwas feyerlich! Samuel! du hast mir was gelesen, das tiefen Sinn hat; ich will dir morgen das Ding erklären. Für einmal wisse, daß der Drack von deinem Kadmus, das Thier in der Offenbarung und ... das gleiche Ding sind. — Der Leser wird hoffentlich hieraus wenigstens merken, daß meine Groß-Mutter, wenn sie in der Jugend etwa gestolpert, doch nicht gerade auf die Stirne gefallen ist.

- d) So nennen die Landleute in einigen Theilen der Schweiz jenen Baum, den sie, im Jahr 1798, mit Hülfe der sie besuchenden Fremdlinge, pflanzten.
- e) Die vielen undeutschen-deutschfranzösischen Ausdrücke des Herrn Briefstellers, woran man den Berner ganz vorzüglich erkannt, wird der deutsche oder deutsch seyn wollende Leser höflichst gebeten, gütigst zu entschuldigen. Im Fall solche etwa jemanden unverständlich wären, so wird ihme ein guter Freund mit seiner Sprachkunde schon aus der Noth helfen, und ihm dieselben dollmetschen, sonst findet man zu diesem Behelf, hier in Bern die sehr wohlfeile nicht genug bekannte sogenannte Heintzmännische deutsch-französische Sprachlehre, die wir aus eigener Erfahrung, männiglich empfehlen dürfen.
- f) Tristram Schandy meynte, er seye ein Kopfhänger geworden, weil er *Tristram* hieß, und weil die Uhr, die bey dem ersten Augenblick seine Entstehung unrecht schlug, seinen Vater dadurch böser Laune gemacht habe.

deren, in mehr denn einem Stück, auch die wahre Disposition dieses Stammherrn der Zyniker in sich verspühre g).

Ich werde dir, mein Lieber, nächstens ein mehreres über unser ganz neu aufgestelltes und aufgestutztes Militär sagen, und über sein Gedeyen und seinen Einfluß auf unser Ansehen und unsere Sitten dich berichten. Ich selbst habe mich demselben einverleiben müssen, und bin letzten Montag, als dem Einpräsentierungsfest, unserer dieß Jahr in Bern sich versammelnden schweizerischen Tagsatzung, zum Debut meiner künftigen kriegerischen Laufbahn, von Morgen früh und Nachmittag spät, beynahe 6 volle Stunden lang, dem Feuer — zwar nicht einer feindlichen Batterie — aber dem, diesen Tag, eben so glühenden Sonne, die wie ein Brennspiegel uns sengte, ausgesetzt gewesen; und hätten nicht von Zeit zu Zeit und von rechts und links freundliche Blicke aus den schönen Augen unsrer, im neusten und auf den heißen Tag bestberechneten Putz, aus allen Fenstern glänzenden Schönen uns erquikt, so wäre wahrscheinlich mancher von den neuen Martissöhnen seines neuen Standes überdrüßig geworden, und vielleicht gar der Fahne seines neuen Herrn entloffen.

Da unser Briefwechsel, laut der unter uns getroffenen Abrede, so lange du in Paris bleibst, lebhafter und regelmäßiger statt haben soll, als bisher, so werde ich dir von nun an wöchentlich zweymal über alles Merkwürdige, was bey uns vorfällt, mit Ausnahme jedoch alles eigentlich Politischen, denn dieses hasse ich, wie du weißt, wie *assa foetida*, von ganzem Herzen, Nachricht geben. Auf diese Weise wirst du nach und nach vernehmen, wie unsre Platteforme durch den spekulirenden Geist des hier etablirten italiänischen Caffee-wirths Baretta, und durch den Zulauf unsrer ganzen schönen und nichtschönen Welt jeden Abend zu einem kleinen *palais royal*, doch wohlverstanden, nur im ehrbaren Sinne des Wortes, wird; du wirst hören, wie aus unsrer neuen Redoute vor dem obern Thor, bey uns Sommerleist genannt, ein bernerischer Ranelagh, h) ein Bois de Boulogne, eine Art parisischer elyseischer Felder geworden ist, wo mehrmahl in der Woche Ball, Illumination, Spiel, Conversation, Promenade, und was weiß ich, was sonst noch alles, miteinander sich vereinigt, um hier jeden dasjenige finden zu lassen, wonach ihn am meisten gelüstet. Hier ist's wo die schöne Bernerin mit den helvetischen Ehren-Gesandten, mit dem zahlreichen Personale der hiesigen fremden Gesandtschaften, mit dem allfarbigen neugebacknen Militär, mit langhosigten, buntschäkigten oder in schwarz, wie in Trauerröcke, gehüllten Buralisten, oder mit den aus Beruf nichts treibenden Muskadins aller Classen und Namen, bald im wirbelnden Walzer, bald in einer der ganzen Welt den Rücken weisenden *anglaise* i)

g) *Principes philosophiques*, ich weiß aber nicht mehr, an welcher Seite und in welchen Verbalibus oder Worten.

h) Der Sammelplatz der eleganten Welt aller Geschlechter, aller Stände und alles Alters in London. Der Leser wird sich über den Ausdruck *aller* Geschlechter hoffentlich nicht verwundern, da seit einiger Zeit viel *Weib-Männer* und viel *Mann-Weiber* unter uns herumgehen.

sich herumtreibt, oder schwatzt, lacht, Geist macht, schön thut, oder im Labyrinth und im hellen Tage der 1000 nächtlichen Lampen-Sonnen lustwandelt. Du wirst vernehmen, wie wir durch das Erwachen der seit langem in tiefem Schlaf gelegenen hiesigen ökonomischen Gesellschaft eine Kunst- und Industrie-Ausstellung erhalten haben, gleich derjenigen, welche Chaptal k) vor wenigen Jahren zum erstenmal in Paris eröffnete. Du wirst hören und erstauen, wie durch die Wunderkraft der hiesigen neuentstandenen naturforschenden Gesellschaft sich unsre Todtenäcker in botanische Blumengärten verwandeln; mit einem Wort, wie auf einmal eine Menge neuer Anstalten aller Art bey uns entstehen, zu einer Zeit, wo nicht nur unsre öffentlichen, sondern auch alle unsre Privat-Kassen erschöpft sind; da hingegen zu jener ehemaligen, wo wir an Gold und Musse alles vollauf hatten, wir uns begnügten, auf unsern Lorbeeren und auf den weichen Polstern unseres alten Ruhmes und Glückes sanft zu ruhen, ohne weder auf vielleicht oft eben so gefährliche als nützliche Neuerungen zu sinnen; aber *Noth lehrt denken* ist ein altes Sprichwort, dessen Richtigkeit sich täglich mehr erwahret. Es läßt sich daher auch gerade jetzt in vollem Ernste hoffen, der Berner werde von der ihm so häufig, und wahrscheinlich nicht immer mit Unrecht, vorgeworfenen kalten Gleichgültigkeit gegen Künste und Wissenschaften und gegen die reinen damit verbundenen Vergnügungen und Genüsse herüberkommen, und an diesen, gebildeten Menschen so würdigen und wahrhaft interessanten Gegenständen nicht nur mehr Geschmack finden; sondern dieselben auch mit dem ihm, bey jeder für gut und nützlich erkannten Sache, ganz eignen Eifer schützen und befördern.

Mein Briefwechsel wird, wie du siehst, mein Lieber! auf diese Weise im Kleinen eine Art von eleganter Zeitung für dich werden, wie die, welche der weltbekannte, mit Sternen und Bändern reichlich verbrämte Herr von Kotzebue l) schreibt, es für die hohen, mittlern und niedern Standes-Personen aller Länder und Ländchen des ganzen grossen deutschen Reichs ist.

Zum Lohn für meine Mühe und für diese meine Berner-Neuigkeiten wirst du mir aber, wie versprochen, auch deinerseits aus dem neuen europäischen Babylon, das du jetzt bewohnst, auch in gleicher Ordnung ähnliche Notizen über alles, was aussert dem Gebiete der Politik in Paris meinen Geschmack,

---

i) Der Herr Briefsteller scheint kein Freund der so beliebten anglaise zu seyn. Auch mir, dem Herausgeber, geht es mitunter ein wenig so. Der Zuschauer sieht bey diesem Tanz überall nichts, als Rücken. Bey Frauzimmer-Rücken möchte das, besonders heut zu Tage, noch paßiren; aber der Herren Cavaliers ihre Rücken — doch man tanzt ja nicht für die Zuschauer!

k) Chaptal hatte in Paris im Jahre 1795 die erste Industrie-Ausstellung bewerkstelliget, welche Anstalt von ungemein wohlthätigen Einfluß für jede Art von Kunstfleiß gewesen ist.

l) Herr von Kotzebue trug, wie bekannt, als er letzten Herbst durch die Schweiz reisete, wenn er sich, wie man hier sagt, in Wix stecken wollte, allerley Merkzeichen, daß er die Huld von kleinen und grossen Potentaten verdient und erfahren habe, in seidnen Bändern und goldnen Sternen auf seiner Brust und Magen. Eigentlich ist Hr. Professor und Edukations-Rath *Spazier* der Herausgeber der *Zeitung der eleganten Welt* und Antagonist des Herrn von Kotzebue, der den Freymüthigen herausgiebt.

welchen du kennst, intereßiren kann, und was man gewöhnlich nicht in öffentlichen Blättern findet, mittheilen; so werden nach und nach unsre Briefe zu einer distillierten Chronik der beyden Städte, die wir bewohnen, sich ausbilden, und wir werden beyde dabey über unsern gegenseitigen und gegenwärtigen Standpunkt richtig orientirt seyn. m)

Lebe wohl.

Dein W.

### *Die Platteforme oder der Kirchhof des grossen Münsters in Bern*

Du weißt, mein Lieber! daß es mein Gebrauch ist, jeden schönen Morgen, während der guten Jahreszeit, mit Aufgang der Sonne auf die nahe an meine Wohnung stossende Platteforme zu gehen, um daselbst mein Pfeifchen zu schmauchen, dem Erwachen der Natur zuzusehen, und, so zu sagen, in einem Bade reiner und gesunder Luft Elastizität des Leibes und der Seele für den ganzen Tag einzufangen. Heute war ich, ungeachtet wir dem längsten Tage ganz nahe sind, selbst vor der Sonne da; kein Wölkchen trübte den reinen, obgleich nur noch dämmernden Himmel; die Vögel schliefen noch in den Laubgewölben der Kastanienbäume; nur das Rauschen der Aare, die Tag und Nacht schäumend und unermüdet über den langen Damm der Schwelle sich hinunterstürzt, war das einzige Lebenszeichen der mich umgebenden Welt.

Von dem Kirchhofe das Aufstehen der Sonne zu betrachten, ist ein Schauspiel, das wenige Einwohner von Bern sich verschaffen, obgleich dasselbe nicht bald von einer andern Stelle schöner zu geniessen ist, als von dieser. Die Kette der Eisgebirge zeichnet sich von keinem Orte der Schweiz mahlerischer, als von Bern. Nirgends paramidieren sich die stolzen Erdgiganten, die den Himmel tragen, majestätischer und zugleich mit mehr Abwechslung in Formen, als von hier. Doch ich will mich wohl hüten, dich mit der Beschreibung eines Sonnen-Aufgangs zu regalieren; Gemählde von dieser hohen Natur-Szene, so unbeschreibbar sie ist, befinden sich zu hunderten und zu tausenden in dem ungeheuren Bombast der gedruckten und unter der Presse entstandenen Welt. Meine Absicht geht dießmal einzig dahin, dir die Eigenheiten und die Charakter-Schilderung unsrer Platteforme zu machen, und dir zu beschreiben, worin dieselbe seit den Jahren, da du Bern verlassen hast, zwar in ihrer äusseren Gestalt, wohl aber in ihrer lebendigen Dekorazion, durch das neue Publikum, das sie jetzt besucht und belebt, Veränderung erlitten habe.

Als die Sonne schon ziemlich über die Silbermauer der Hochgebirge heraufgestiegen war, fieng es nach und nach auf allen Seiten um mich an, ein wenig lebendig zu werden. Der Wendelsteinhüter schlug oben auf dem Thurme seine Thüren auf; Wagen fiengen an, durch die stillen Strassen der Stadt zu

---

m) Auch von diesen Notizen über Paris werden wir, wenn wir so glücklich sind, daß uns dieselben auch gütigst sollten anvertraut werden, in unsrer neuen Zeitung dem geehrten und geneigten Leser aufwarten.



rollen, um bey der ersten Oefnung der Thore herauszukommen. Ein paar alte, zum Theil noch in ihre warmen Schlafröcke, Mützen und Pantoffeln gehüllte Nachbarn des Kirchhofes rückten allmählig, einer nach dem andern, mit ihren langen Pfeifen an, um hier, nach alt hergebrachter Sitte, mit Gesprächen über die Politik der Welt, Neu-Galliens, der Schweiz, und besonders ihrer Vaterstadt, ihr Tages-Pensum anzufangen. Es waren diese Herren mehrentheils Männer von Jahren, denen es durch lange Gewohnheit des Wohlstandes schwer geworden war, sich in die neue Gestalt der Dinge zu finden, die mit Herz und Seele an allem Alten hiengen, und oft sogar vergassen, wie alles bey uns, insonderheit noch mehr in dem innern Wesen der Dinge, als blos in dem äussern, sich verändert habe.

Ich gesellte mich dießmal zu den alten, mehrentheils sehr freundlichen und liebenswürdigen Männern; Tabakraucher sind eine Art von Freymaurer, die ein geheimes Band und allerhand kleine Zeichen durch die ganze Welt, ungeachtet aller Verschiedenheit von Alter, Stand und Rang, leicht aneinander zieht und zusammenknüpft. Das Anzünden einer ausgelöschten Pfeife, das Mittheilen eines Stückes Feuerschwamm, das Leihen eines Feuerstahls sind die Bindungs-Mittel aller Raucher-Logen von Archangel bis zum Kap, und von Peckin bis nach Quito; und ich bin überzeugt, daß ein Europäer, der einem scheuen Patagonen ein brennendes Endchen Schwamm heischt oder reicht, denselben dadurch sich leichter zum Freund disponiert, als durch tausend andere Freundschafts-Protestationen, welche, obschon sie täglich und überall praktiziert werden, dennoch nirgends für etwas anderes, als wenigstens für leere, wenn nicht gar für faule Eyer gelten. Die Raucher sprachen, wie du dir leicht vorstellen wirst, denn es war eben heute der 18te Junius, von dem neuen Kaiser der Franken, und besonders von der Gnade, die derselbe neulich dem der ganzen Welt interessantem Moreau und mehrern andern zugleich mit ihm zum Tode verurtheilten Personen hatte wiederfahren lassen. Der Antheil, den jeder von uns an diesen Männern nahm, war gleich stark; aber die Weise, wie jeder sich den Beweggrund dieser Klemenz des tiefpolitischen Napoleons erklärte, war beynahe eben so verschieden und vielfach, als die Anzahl der Politiker selbst, und ein fremder Beobachter hätte aus unsern Urtheilen über diese Sache in wenigen Minuten leicht die Temperatur unsrer politischen Denkungsart, die Pulsation unsers mehr oder minder leidenschaftlichen oder ruhigen Herzens, und die Helle oder Dunkelheit unseres Kopfes sich eben so richtig abstrahiren können, wie ein Arzt solches nur immer aus dem Zungen-Besehen und Puls-Befühlen seines Kranken erkennt. Der eine der Herren meinte: — —

— — — — — \*)

\*) Der Herr Censor, dem unsere, des Herausgebers, politische Ruhe am Herzen liegt, wofür wir ihm öffentlich unsern schuldigen Dank bezeugen, hat hier einige Stellen des Briefwechsels der beyden Freunde ausgemerzt, welche wohl in der Correspondenz zweyer junger Vielschreiber, aber nicht in einem Blatt für das Publikum am rechten Ort seyn mochten. Was etwa diese Stellen nicht ganz unschädliches enthalten haben mögen, wird der Leser leicht aus dem Verfolg des Aufsatzes errathen.

Mit einem Wort, jeder suchte, wie du siehst, und wie die Franzosen sagen: *Midy à 14 heures*, und glaubte, je tiefer er seinen Senf herausnehme, je überzeugender beweise er den Feingeruch seiner politischen Nase.

Wie sehr, mein Lieber! hat uns diese Sucht von der Helle des Mittags immer eine andere Ursache, als die Sonne selbst suchen und sehen zu wollen, seit Jahren, nicht schon zu unserm, wahrlich nicht kleinen Schaden, irre geführt, und doch scheint der einzige Erfolg von allen unsern Erfahrungen immer wieder nur dahin zu zwecken, täglich uns tiefer in der brodlosen Kunst zu üben und zu verlieren, Trüffen da graben zu wollen, wo nur Kieselsteine und nichts als Kieselsteine sich finden.

Als der gewaltige Hammer des Wendelstein-Hüters, jetzt aber mit sieben Streichen, die in Bern in den Häusern nach altem Schrote zum Frühstück noch übliche Stunde angezeigt hatte, so schlich sich von den mit ihrem Rauchpensum eben fertig gewordenen Partikularen, unvermerkt einer nach dem andern weg, um bey Hause den Balsam des Kanasters, den nicht minder angenehmen des Kaffees, folgen zu lassen. Auch ich begab mich auf mein Zimmer, oder vielmehr auf das Perron meiner Terrasse, wo mich, unter dem Obdach eines weiß und blau breit gestreiftes Schattentuches, und im Wohlgeruche der Rosen und Akazien-Blüthen, die mich auf allen Seiten umgaben, durch die Vorsorge meines Jeans, mein Kännchen Levantischer, und ein Bällchen frischen Emmenthaler-Butters schon erwarteten. B... hatte mir ein Buch gesandt, das ihm erst gestern späht angekommen ist, und worauf die halbe Stadt wie auf eine verbottene Frucht mit Ungeduld wartet; er bat mich daher auch es heute zu lesen, um es ihm am Abend wieder zurückzugeben. — Einige Stellen die ich von ungefehr aufschlug, versprachen mir eine der pikantesten und interessantesten Lektüren, und da es wahrscheinlich heute auf meinem Balcon und in meinen Zimmern sehr heiß werden wird, so bin ich gesinnet, die verbottene Frucht, in petto, mitten auf dem besuchtesten Spazierplatz unsrer Stadt, im Dunkel des mittlern Schattenganges der Platteforme einzunehmen, und mich zu diesem Endzweck für den ganzen Tag daselbst zu etablieren. Da der Inhalt der Schrift historisch zu seyn scheint, und eben keine grosse Aufmerksamkeit erfordern wird, so wird mir Musse genug überbleiben, die Dekorations-Aederungen des schönen Orts während allen Stunden des Tages zu beobachten, und dir davon mehrere Skizzen, wenn nicht selbst Gemählde zu zeichnen; — ich gehe also hin; — am Abend wenn das Lesen und das Lorgnieren nach schönen Lärvchen mich nicht etwa ganz blind gemacht haben, so schreib ich dir noch meine und des Kirchhofs Geschichte während den nächsten acht Stunden.

Die acht Stunden sind glücklich vorbey geflogen, zwar nur wie Schmetterlinge, die von ihrem Vorbeyflattern kein ander Merkzeichen als ein wenig bunten Staub auf der Hand desjenigen, der nach ihnen hascht, zurücklassen.

Das Buch war äusserst unterhaltend, und sobald es hier ein wenig zirkuliert haben wird, sollst du von seinem Inhalt und von dem Effekt, den es



gen, unter dieser grotesken Hülle nicht den sonst schlichten und stattlichen Berner erkennen. \*)

Anfangs schritten diese neuen Ankömmlinge, die beuniformten, wie die befrackten, die hochbehoseten, die ihre Gegenfüßler, die bekamaschten wie die bestifelten, gravitatisch, stillschweigend, und gleich als wenn keine Seele auf den zu beyden Seiten des Schattengangs mit Damen und ältern Herren besetzten Bänken sässe, die mittlere Alle ein paarmal auf und nieder; doch bald gesellten sich einige zusammen, und zuletzt formierten beinahe alle ein oder mehrere Pelottons und zogen denn in zwey oder drey Abtheilungen bald diese bald jene Parthie der Platteforme durch. Das Gespräch der jungen Männer war mir, wenn der Zug derselben ungefehr bey mir vorbeystreifte, beynahe ganz unverständlich; Französisch, von allen Mundarten der Nichtfranzosen; Deutsch, vom Berndeutsch bis zum Deutsch des wahr oder falschsächsischen; das *Adiou Monsiou* des Italiäner; das *Mädäm* des Britten; das *ah qu'il fait Saud!* des Parisers, kreuzten sich so bunt durch einander daß das seltsamste Baragoin aus dem Ganzen entstand, und den Zuhörer beynahe wähen machte, der nahe Münsterthurm habe sich in den Thurm des berühmten alten Babels verwandelt. Nur wenn die Herren bey den jungen Schönen, die theils mir gegenüber theils zur Rechten und zur Linken, auf nicht entfernten Bänken, sassen, vorbeysgingen, so hörte ich einige einzelne Ausdrücke, als zum Beispiel: *la redoute d'hier, le valze delicieux; Mademoiselle... était charmante, admirable, ravissante, und was dergleichen, heut zu Tage, und im Mund unsrer jungen Aestheticker, so vielsagende Phrasen mehr sind, in die Luft rechts und links, wie Samen auf fruchtbaren Boden, hinwerfen. — Auch fielen die Körnchen wahrlich nicht unter Disteln und Dornen, denn bald wurde es nun auch laut unter meinen jungen Nachbarinnen, und wie aus dem Munde der vervielfachten Nymphe Echo, hörte ich auch bald hier von allen Seiten obige*

---

\*) Beynahe sollte man aus mehrern Stellen dieser Correspondenz, schon seit der xten Nummer unsrer Zeitung, glauben, der Verfasser der Briefe seye ein Mann vom bösesten Herzen, der keinen Menschen ungeneckt lassen könne, und vor dessen Zunge und Feder sogar weder die ersten Schönen unsrer Stadt, noch irgend eine Classe, besonders unsrer jungen Männer Gnade finde; und doch können wir, die wir das Vergnügen haben, den Verfasser aller dieser Ausfälle persönlich zu kennen, jedermann versichern, daß kaum ein harmloserer Mensch unter der Sonne lebe, als eben dieser Mann, und daß es niemand zu grösserer Freude gereiche, jedermann im Umgange mit Freundschaft und Höflichkeit zu begegnen und selbst unbekanntem dienen zu können, als gerade ihm. — Wir können diesen anscheinenden Widerspruch einzig dadurch erklären, wozu uns übrigens einige gegen uns entfallene Worte des Briefschreibers selbst den Schlüssel geben, daß alle diese grellen Farben, womit er die interessantesten und am meisten intereßirenden Klassen unsrer Mitbürger in's übertriebene mahlt, bloß dazu dienen sollen, unsrem Blatte Leser zu gewinnen, und Aufmerksamkeit zu verschaffen, um denn vermöge dieses *Vehiculums Sachen die von wahren Nutzen* seyn können, unter die Leute zu bringen; die sonst wenn nichts auffallendes mit unter einflösse, ungelesen bleiben würden. — Wir dürfen daher, selbst im Namen des Briefschreibers, jedermann bitten, in allem obigen und allem noch folgenden keine absichtliche Beleidigung oder persönliche Anspielung auf irgend jemand finden zu wollen. Sollte dieses geschehen, und unser Blatt auch nur irgend jemanden wehe thun, so würden wir ungesäumt aufhören, diese Briefe oder andere Aufsätze dieser Art einzurücken.

Floskeln, nur mit hier und da veränderten Endsylben, sich wiederholen; besonders wiederhallten einzelne Worte, lauter so oft die wandelnden Cavalieri, auf ihrem Auf- und Nieder-Marsch unsern Bänken sich nahten. — Worte dieser Art sind wahrscheinlich eine Art von Signalen, Feldparolen, Reunionszeichen, denn kaum waren dieselben von beyden Seiten zwey oder dreymal abgegeben, so traten zuerst nur einige, in kurzem aber beynahe alle Auf- und Nieder-Schreiter zu den Damen-Bänken, und augenblicklich formierte sich ein Chorus von Ausruffungen von *delicieux! charmant, charmante! — ravissant! ravissante!* daß ich meinen Augen und Ohren beynahe nicht trauen konnte, die mir die Anfangs so stillen jungen Nachbarinnen, auf einmal in dieser erschütternden Lebendigkeit zeigten. Von den Herren hatten sich einige vor die reizenden Mädchen auf eine Weise hingepflanzt, daß ich drey und viermal nach meinem Augenglas greifen mußte, um mich verdoppelt zu überzeugen, daß mich meine Sinne nicht triegen. Die Hände auf die freymüthigste Art in die hohen Hosen gesteckt pflanzten sich mehrere, besonders der grünbebrillten *Incroyables*, in einer Position, wie sonst ein, — statt mit *Millefleur*, mit *Pferdedampf*, *parfümierter* und mit Schürze und Bürste bewaffneter *Müskadin* sich ein Gewissen gemacht hätte, vor der untersten Küchen Donna sich zu präsentieren, — hier, vor die ersten und — ihre etwas zu lauten Stimmchen abgerechnet, — liebenswürdigsten jungen Schönheiten, unsrer Stadt hin.

Des ästhetischen Anblicks und des harmonischen Concerts, wie du, mein Lieber, der du die schwachen Saiten meiner Augen und Ohren kennst, leicht denken kannst, bald satt, verließ ich meinen bisher so lieblichen Sitz und flüchtete mich nach demjenigen Theile der Promenade, wo, statt der jungen, die etwas ältere Welt ihre Hütten aufgeschlagen hat.

Damen von dreyßig bis über fünfzig Jahre, und Männer, die durch ihr gesetztes Wesen, ihre einfache und edle Kleidung, ihre Unterhaltung und Höflichkeit die vorzüglichste Bildung bewiesen, saßen hier im äußern Wege der Terasse gegen die Aare auf den Bänken, oder wandelten still und ruhig die Alleen auf und nieder. Hier hörte man kein Geschrey, daß man in einem deutsch-welschen Oper-Finale zu seyn glaubte, und die Hände wurden hier auf keiner Seite in diejenigen Kleidungsstücke gesteckt, die wahrlich weder zu Handschuhen, noch zu Sommer-Schlauffen zugeschnitten zu seyn scheinen. Die Reden, die man im Vorbeygehen bey den Bänken der Damen vernahm, erinnerten durch Ton und Inhalt an den *Graziengeist* und die feinen Sitten einer *de Seigné* und weder an die schwulstreiche *Affektazion* einer deutschen *Sensibilitäts-Virtuosinn*, noch an den *Grenadier-Ton* einer *neufränkischen Dame du-faux-belair*. Ich erblickte unsern launigten und geistvollen N... hier einsam auf einer Bank, er sah, in süße Gedanken vertieft, nach einigen jungen Mädchen, von 10 bis 13 Jahren, hin, die wie *Amorininnen* bey ihm vorbeyhüpften; ich klopfte ihn von hinten sachte auf die Schulter, und wir machten, bis auch uns die Stunde Eins zum Mittagessen rufte, noch einige Dutzend Touren im Schatten der prächtigen Kastanienbäume.

Um halb 3 Uhr, als ich mit N... bey Z..., wohin er mich mitnahm, zu Mittag gespiesen hatte, und wo, wie du weist, immer die leckersten Bissen, die besten Weine, aber leider niemals weibliche Grazien zu finden sind; kam ich, mit meinem Buch in der Tasche, wieder auf die Platteforme zurück. — Die ganze elegante Welt war jetzt daselbst verschwunden. Ein paar Kaufmanns-Diener, die, ehe sie wieder zum Pult und zu Maas und Gewicht heimkehrten, nach der Tafel, hier zu besserer Verdauung, noch einige Gänge gemacht hatten, verließen eben die Promenade. Einige Kinderwärterinnen, waren die einzigen lebendigen Wesen die sich jetzt im Besitz der Schatten und Bänke derselben befanden. Munter liefen oder purzelten junge Bambinos auf dem Grün der gevierten Rasenplätze herum, Mädchen scharrten bald im Sand der Alleen ihre Körbchen voll kleiner Steine, um damit zu spielen, oder schliefen, wie kleine Engel am Busen ihrer Ammen, oder in den Polstern ihrer kleinen buntbemahlten Schatten-Wagen. — Umgeben von diesen lieblichen Gruppen las ich wieder, ziemlich ungestört einige hundert Seiten, meines mit jedem Blatt unterhaltender werdenden Buche. Zuweilen kam wohl ein kleiner Blondkopf oder ein kleines freundliches Mädchen zu mir hin, zeigte mir eine Rose oder ein paar prächtige Kirschen, die ihm die Magd gegeben hatte; — ich nahm den kleinen Amor auf meinen Schoos, küßte ihm die vollen Wangen und koste einige Worte mit ihm bis er wieder lebhaft von mir sprang, und sich auf's neue unter seine Gespielen mischte. Schwerlich giebt's an einem anderen Orte, nach dem Verhältniß der Bevölkerung, eine grössere Anzahl schönerer Kinder als in Bern. Die Wartung derselben, die hier vortrefflich ist, mag vieles hiezu beytragen. Unsre Landmädchen, die mehrentheils bey uns als Kinderwärterinnen dienen, sind beynahe alle, wegen der Milch-Behandlung, die in allen Bauernhäusern unseres Landes die Hauptbeschäftigung ist, und die eine ungemene Säuberlichkeit erfordert, an die grösste Reinlichkeit gewöhnt. Zudem bringen diese Wärterinnen die meiste Zeit des Tages, mit den ihnen anvertrauten Kleinen, in freyer Luft zu. Das ehemals so schöne Blut der Berner mag übrigens, bey dem hier noch unverdorbenen Temperament, auch in Rechnung kommen. \*) Oft sahe ich Fremde an einem schönen Sommer-Abend, hier auf der Platteforme, diese liebliche Pepiniere künftiger Schönheiten, mit dem grössten Wohlgefallen bewundern. Der Liebes-Götter-Mahler Albani hätte kein reichhaltigeres Feld in Studien für seine herrlichen Gemälde finden können, als hier; und wie Schade ist es nicht, daß unser Freudenberger nicht oft diesen Ort gewählt hat, um die vielfaltigen niedlichen Scenen zu mahlen, die hier jedes Aug, das Sinn für Schönheit und Natur-Anmuth hat, entzücken, und wo bald eine nach der heutigen geschmackvollen Tracht gekleidete Dame mitten im Kreis der im Gras gelagerten ländlichen mehrentheils hübschen

\*) Wir können nicht unterlassen, bey dieser Stelle eines Buchs zu erwähnen, das seit einiger Zeit sehr vorteilhaft bey uns auf die bessere Erziehung junger Kinder gewirkt hat, und welches jede Mutter zu Stadt und zu Land, zu ihrem Handbuch machen sollte. Wir meynen nemlich die treffliche Schrift des Herrn C. A. Bitzius, Doktor der Medizin und Spitalarzt zu Bern: *Ueber die physische Erziehung der Kinder.*

Kinderwärterinnen steht, und einen kleinen Wildfang zu sich empor hebt, während die übrige kleine Welt sich um dieselbe herumtreibt, und kleine niedliche Wagen, Hüte, Körbchen, und anderer dergleichen freundlicher Detail mehr im Grase herum liegt, oder bald die ganze Gruppe auf irgend eine andere Art in Leben und Bewegung ist. Gegen 6 Uhr als die verschiedenen Erziehungs-Anstalten der Stadt ihr Tagwerk geendet hatten, strömte von allen Seiten eine jubelnde Jugend beyder Geschlechter dem Kirchhofe zu. Knaben von 10 bis 12 Jahren, mehrentheils in grüne, blaue oder graue Militär-Jäckgen gekleidet, fingen überall an, bald in Gruppen getheilt, bald zusammen verbunden, allerhand Spiele zu machen. Beynahe alle ihre Belustigungen hatten mehr oder minder eine militärische Tendenz. So gut es nun auch seyn mag, republikanische Knaben, besonders in dieser Zeit, Hang zur Kriegskunst einzuflößen und bey ihnen zu unterhalten; so sollte doch auch darauf geachtet werden, daß derselbe über andere friedlichere und edlere Eigenschaften nicht zu sehr die Oberhand erhalte.

Ich beobachtete an meinen jungen Kriege-Spielern, z. B., weit weniger Achtsamkeit und Höflichkeit gegen Männer von einem gewissen Alter und besonders gegen Damen, die etwa bey ihren Kampfplätzen vorbeey gingen, als ich gewünscht hätte, und — als, wenn ich nicht irre, vor ein halbdutzend Jahren, bey den damaligen Knaben sich wirklich fände. Sonst waren die jugendlichen Soldaten lebhaft, geistvoll und behende in allem was sie thaten.

War aber die männliche Jugend nicht ganz nach meinem Sinne, so war es dagegen die weibliche im vollsten Maas. — Die Erziehungs-Institute für Mädchen, die seit ungefähr 8 bis 12 Jahren in Bern so sehr Mode geworden sind, müssen wahrlich, aus ihrer Wirkung zu schließen, treffliche Lehrerinnen an ihrer Spitze haben. \*) — Man kann nichts Lieblicheres sehen, als einen Flug dieser jungen Psychen, die halb tanzend und einander umschlingend wie jüngerliche Sylfiden daher schweben. Ihre Sprache ist gebildeter, ihr Akzent im französischen reiner und der Ton ihrer Stimme sanfter, als alles dieses sonst bisher bey uns zu finden war.

Das Benehmen dieser holden jungen Grazien, gegen ältere Leute ist zu dem untadelhaft; keine unzeitige Blödigkeit, aber noch weniger etwas von Frechheit oder Nasenweisheit, sondern eine einfache, ungezwungene Höflichkeit und gutmüthige Freundlichkeit — mit einem Wort, mein Lieber, ich habe nöthig, wenn ich diese lieblichen Kinder ansehe, mir dreymal zu wiederholen, daß ich einst mit dir das Gelübde gethan habe, unsre Herzen gegen alle weiblichen Reize zu verpantzeren und einzig den Reizen der unkörperli-

---

\*) Schade daß wir von diesen, in der That trefflichen, Erzieherinnen eine nach der andern verlieren, zwey davon haben sich unlängst verheyraethet und ihre Schulen verlassen. Eine dritte ist schon früher von hier weg nach Neuenburg gezogen; und erst vor wenigen Tagen ist uns in der Person der Demoiselle M. Ziegler, die beste Bilderinn und selbst das beste Vorbild weiblicher Liebenswürdigkeit von der Gräfin von Fries entrissen worden, die sie als Gesellschafterin mit nach Wien genommen hat.

chen Musen zu huldigen. So jung die Mädchen sind, so spühre ich, daß auch schon hier Gefahr ist.

Ich sahe meinen Jean, als es ungefähr eine halbe Stunde über 5 war, die Allee hinunter kommen; er brachte mir Briefe, und sagte mir: ein Fremder warte meiner bey Hause; ich mußte daher meine Bank für einige Augenblicke verlassen; — ich komme aber bald wieder dahin zurück und gebe dir denn das glänzende Gemälde des letzten Auftritts das Schauspiel der Platteforme von 7 bis 9 Uhr.

Der Fremde, der mir von H... in Z... adressirt worden war, (ein artiger junger Schwede, voll Kenntnisse und Lebensart, der über Bern und Genf nach Paris reiset, wo ich ihn denn Dir schon schriftlich endossirt habe,) hatte mich länger als ich erwartete aufgehalten, so daß ich erst ein wenig vor 7 Uhr mit meinem bis etwa auf 50 Seiten zu Ende gelesenen Buch, wieder auf meiner Bank auf der Platteforme zurückkam. — Die Scene hatte sich in Zeit von einer Stunde mächtig verändert; — die halbe schöne Welt war beynahe schon da, denn es war heute weder Schauspiel noch Redoute, weder Diner noch Assemblée, noch irgend eine der seit einiger Zeit bey uns nicht seltenen Feten, bey diesem oder jenem repräsentirenden Herrn. Die ganze schöne Welt war also diesen äußerst schönen Abend auf den schönen Kirchhof zu erwarten. — Schon hatte Baretta im untern Pavillon alle Dispositionen, seine Gäste anständig empfangen zu können, genommen. Eine Menge Stühle standen bereits um die kleine Rotonde herum, und aus dem Innern derselben ertönte weit und breit die Musik von aneinanderklingenden Gläsern und Flaschen, und über alles die Befehlshaberstimme des anordnenden Kaffeewirths. Goldne Orangen in niedlichen Körbchen, labender Limonensaft in krystallinen Flaschen und gethürmte Glaçen von allen Farben, wurden von reinlich gekleideten männlichen und weiblichen Bedienten herzu gebracht, und machten schon durch ihren bloßen Anblick den Mund wässern. In langen Reihen wandelten schon die meisten unsrer jungen Schönheiten die mittlere Schatten-Allee auf und nieder. Nur die elegantesten fehlten noch, denn diese kommen, um recht Effekt zu machen, gewöhnlich zuletzt, damit die ganze Versammlung dann auf ihr Erscheinen aufmerksam werde und sie bewundre. Auch die fremden Damen, deren zufälligerweise mehrere und vorzüglich die durch ihre Schönheit so berühmte... sich gegenwärtig hier befinden, waren noch nicht sichtbar. Männliche Elegants waren desgleichen nur noch wenige da, und auch diese wenigen hatten dem Frauenzimmer sich noch nicht genähert. Daß ich mit den letzten 50 Seiten meines Buchs nicht gar geschwind fertig wurde, kannst Du Dir leicht vorstellen. Meine Blicke flatterten in der That lieber auf den schönen Gestalten, die jeden Augenblick abwechselnd vor mir vorbeyschwebten, herum, als daß sie sich auf die winzigen kleinen Lettern der Schrift geheftet hätten. Der Putz der Damen war durchgängig geschmackvoll; beynahe alle waren in Weiß gekleidet: Shawls von allerhand Farben, besonders von hellen und lebhaften, umfingen die mehrentheils schlank gewachsenen Gestalten. So



allgemein die Mode der Shawls gegenwärtig aber auch ist, so sehr wissen die Trägerinnen derselben die Art dieses Kleidungsstücks mit Geschmack umzuwerfen und an sich zu ziehen oder fliegen zu lassen zu variieren. Heute fiel mir eine neue Manier, denselben vortheilhaft gelten zu machen, auf, die, wie ich bald vernahm, eine frisch angekommene Pariser Dame zur Urheberinn, wenigstens hier, haben soll. Der Shawl wird nemlich zu oberst an dem Nacken, hoch über den tiefen Ausschnitt des Rocks in eine Art von Wurst zusammengewickelt, so daß der blendende Hintertheil des Halses und der obere Theil des Rückens in ihrem ganzen Glanz erscheinen. Vorn hängt der Shawl zu oberst auch noch zusammengewickelt, mahlerisch gelegt, über die Brust hinunter und fliegt denn endlich tiefer unten wieder frey und in weiten Falten um die reichern und eleganten Formen der ganzen Figur. Was mir auch ferner an dem Putz der Damen besonders gefiel, war, daß der Haarputz wieder eine wirklich schöne Form zu bekommen anfang, und daß die wiedrigen gewundenen Rattenstiele (*ces queues de rats entortillés,*) die seit so langem über alle Stirnen unserer Schönen herabhingen, und selbst die reizendsten Gesichter zu einer Art von Medusenköpfe machten, schon beynahe überall verschwunden waren; auch sahe man beynahe keine der ungeheuren Haarwulsten mehr hinten an den Köpfen, durch welche der Kopf ganz seine Proportion mit den übrigen Theilen des Leibes verlohr und lange zu einer Art von verkehrtem Wasserkopf ausgeartet war. — Gegen die Bekleidung oder vielmehr Entkleidung eines andern, nicht des unbedeutendsten Theils der weiblichen Reize, möchte ich hingegen gerne einige Einwendungen machen, wenn der Punkt nicht zu heilig wäre, um von den Bemerkungen eines Jungesellen auch nur auf die leiseste Weise berührt zu werden. Nur das kann ich mir nicht versagen, einigen mehr der allgemeinen Sitte als ihrem eigenen Sittlichkeits-Gefühl Gehör gebenden jungen Schönheiten zu Gemüth zu führen, daß das Zuwenigthun in diesem Punkt in jeder Rücksicht, sogar in der des Gefallens, von größerer Wirkung ist, als das Zuvielthun. Daß aber, um für hier die wahre Mittelstraße zu treffen, nicht nur der feinste sittliche Tact, sondern auch der gebildete Schönheits-Sinn von nöthen ist. Doch auch selbst — um darüber auch nur ganz unschuldig zu reden — ist der Mittelpfad schon äußerst schmal; darum wende ich mich ohne Zögern und ehe ich ausgleite zu einem minder gefährlichen Glatteis, und beschreibe die folgenden Auftritte des *tableau mouvant* der Platteforme, wenn möglich nur im Styl eines bloßen Historikers.

Jetzt, — es rückte strenge gegen 8 Uhr, langten die Elegans aller Arten, und zugleich mit ihnen, auch die Modelle des weiblichen Putzes und des obersten weiblichen Bontons an.

Wie diese letztern nun in die Schatten der mittlern Allee traten, so setzten sich, wie auf ein Commando-Wort, beynahe alle Schönheiten, von minder eminentem Rang, auf die Bänke zu beyden Seiten des breiten Gangs hin, — theils um den neuen Sonnen Platz zu machen, theils um den neuen Putz, die neuen

und schönen Attitudes und die ganze Mimik derselben zu studieren, und sobald möglich, nach besten Vermögen, nachzuahmen. In der That waren aber auch diese Muster des feinsten und neuesten Geschmacks sehr reizende Wesen, und in jeder Rücksicht würdig genau betrachtet, und von allem, was Geschick dazu besitzt, nachgeahmt zu werden. Boilly, in Paris würde selbst schwerlich was ächt griechischeres, unter seinem Pinsel, oder aus der Schöpfungs-Kammer seines Atteliers können hervorgehen lassen, \*) und der weltberühmten Bertin \*\*) Grazienfinger würde, sogar in dem Anzug der bekleideten Cytheren, kaum noch eine Kleinigkeit auszubessern finden. — Die Königin von diesen glänzenden Schönheiten war..., die eben seit einigen Tagen wieder hier ist, nachdem sie mehrere Monate in..., im Mittelpunkt alles Vollkommenen, was nur Schönheits- und Vergnügens-Sinn erdenken kann, zugebracht hat, und wo ihre Erscheinung sogar, welches schon viel sagen will, nicht unbemerkt geblieben ist. Nichts kömmt aber auch wirklich der blendenden natürlichen Weiße ihrer Haut, dem Rosenhauch auf ihren Wangen, dem Perlen und Korallenglanz ihrer Zähne und Lippen, dem sanften Seelen-Feuer ihrer grossen, dunkelblauen von zwey feinen Bögen und langen schwarzen Seidenwimpern beschatteten Augen; — nichts dem schlanken hohen Wuchs ihrer Gestalt, den herrlichen Formen ihrer Glieder und dem Zauber aller ihrer Bewegungen und Attitüden bey. Kein Spur von Kunst oder Affektation keine Grimaße ist an ihr zu entdecken; alles hat den Reiz der Natur und der Naivetät; die edelste Seele scheint bey ihr überall durch und bewegt und ordnet, allein, unwillkührlich, und sich selbst unbewußt, jede ihrer einfachen ruhigen Stellungen, den Blick ihrer Augen, das Lächeln und die Musik ihres Rosenmundes. — Ihr Gewand — Doch ich will mich wohl hüten, dir, dem lekersten Kenner der feinsten weiblichen Schönheit, das Bild weiter auszumahlen; du würdest mir mit Deliles Zeuxis, beym ersten Spruch zurufen: que fais tu, malheureux? — — — — —

Tu nous peins la parure, et non pas la beauté!

Auch die Herren, unter denen ich manchen meiner hochbehoseten und bekamaschten Vormittags-Nachbarn erkannte, waren jetzt anständig und mit Geschmack angezogen, und die Hände derselben, waren jetzt auch, glücklicherweise, nicht so lichtscheu wie heute Morgen. Die schwarze Tracht, in sofern

\*) Boilly, dieser Mahler weiblicher Grazie und Eleganz, in Paris, hat in seinem prächtigen Atelier und in seiner ganzen schönen Wohnung alles versammelt, was der reinste Geschmack in Kleidungen und Meublen nur aussinnen kann. Sein Urtheil und Rath über weiblichen Putz gilt wie Orakelsprüche, und wir haben den guten Geschmack unsrer heutigen weiblichen Kostüme größtentheils ihme zu verdanken.

\*\*) Mad. Bertin, diese souveräne Gesetzgeberin im ganzen weiten Reich des weibl. Anzugs, hält sich in Paris ein ungeheures Magazin von weiblichen Putzartikeln. Mehrere Ober- und Unter-Sekretäre führen deßhalb ihre Correspondenz mit ganz Europa und den andern drey Welttheilen. Nach der neuesten Tages-Mode gekleidete weibliche Manekins reisen täglich durch Kuriere von ihren Bureaux aus nach allen Höfen der Welt. — Mad. Bertin bestimmt den Putz nach dem Charakter und Temperament der Personen, die sie zu kleiden würdiget. Ihr Witz und ihre Bonmots sind in Paris übrigens eben so bekannt, als ihre Hüte und Shawls.

ein wohlgeordnetes, sogar ein wenig mit Puder besetztes, Haar, und statt Stiefel, eine feine Schuh-Chaussure, und ein dreyspitziger, doch nur nicht zu militärisch troußirter, statt eines runden Huts damit verbunden sind, läßt sehr nobel. Auch der Degen, so ungerne ich selbst einen solchen jetzt wieder anschrauben möchte, steht diesem Anzuge recht gut; und ich möchte wünschen, daß sowohl diese gegenwärtige männliche Tracht als besonders die heutige Tracht unsrer Damen von langem Bleiben seyn möchten, den wohl schwerlich wird man die eine und die andere verlassen, ohne in etwas weniger edles und geschmackvolles zu fallen.

Indessen hatte das herrlichste Abendroth über die majestätische Kette der Schnee- und Eisgebirge sich ausgegossen. Im blendendsten Rosenglanze standen die ewigen Schneepyramiden, vom fernen *Titlis* her bis gegen die westlichsten Walliser-Spitzen, in schöner Reihe da, gleich Titanen die nun friedlich den Himmel tragen, statt ihn, wie ehemals, zu bestürmen. Das prachtvolle Schauspiel hatte eine Menge Bewunderer aus allen Enden der Promenade in die unterste Allee hingelockt. Zahlreiche Gruppen von Menschen aller Klassen stunden daselbst längs der erhabenen Mauer, und genossen, stillschweigend, die grosse feyerliche Scene. — Der Schweizer drückt die bessern Affekten seines Gemüths gewöhnlich nicht laut und gestikulierend sondern durch Schweigen und Insichgekehrtheit aus; ganz im Gegensatz jenes närrischen deutschen Gesellius, dessen du dich wohl noch erinnerst, der hier bey einer gleichen Scene den Besessenen spielte. \*) Bey gebildeten Leuten ist diese schweigende Empfindung vielleicht weniger liebenswürdig als eine mehr mittheilende Lebhaftigkeit und demonstrative Ergießung es seyn würde; aber bey Ungebildeten, die doch immer, selbst in den obern Klassen, leider, noch die Mehrzahl ausmachen, überhebt uns dieses Phlegma manches rohen, mehr dann einen Sinn widrig erschütternden, Ausbruchs und Anblicks. — Frauenzimmer schienen mir auch hier der mehr- und richtiger fühlende Theil der Zuschauer zu seyn, so wie dieselben überhaupt bey uns, im physischen und im morali- schen, die besser und feiner organisierte Parthie der Menschheit sind. — Aus dem Mund eines der reizendsten hörte ich nahe bey mir, wie ätherische Musik, Hallers schöne Verse hervorquillen:

---

\*) Noch viele Leute in Bern müssen sich an diesen deutschen Dichterling, aus den Jakobinerzeiten der deutschen Litteratur erinnern, der Anfangs der 80er Jahre, während einigen Monaten, Bern zur Bühne seiner tollen Geniestreiche gewählt hatte. — Einst an einem schönen Sommer-Abend, als die Sonne unsre Schneegebirge schön vergoldete, fand man den kleinen Mann, in dem untersten Gang der Platteforme, nahe bey Weinzäpfleins Denkmal, sich auf der Erde im Sand herumwälzen. Die Leute glaubten der Mensch sey von einem Uebel behaftet und wollten ihn aufrichten, aber wie wüthend schlug er um sich und schrie immer: *seht ihr denn nicht?* — *seht ihr denn nicht?* — *habt ihr keine Augen?* — Es war der schöne Rosenglanz der sinkenden Sonne die ihn diesen Gefühls-Paroxismus spielen machte.

Dort streckt das Wetterhorn den nie beflognen Gipfel  
Durch einen dünnen Wolkenkranz;  
Bestrahlt mit rosenfarbnem Glanz  
Beschämt sein graues Haupt, das Schnee und Purpur schmücken  
Gemeiner Berge blauen Rücken.

Ich genoß das schöne Schauspiel der Natur und des nicht minder lieblichen der versammelten schönen Gesellschaft mit gleichem Vergnügen. Einzeln stellte ich mich bald hinter eine Bank voll junger Mädchen, deren rege Lebhaftigkeit nur durch die zahlreiche um sie versammelte ältere Welt gedämpft wurde, aber doch hin und wieder durch einen verstohlenen Scherz oder durch einander zugeworfene Liebkosungen sich Luft machte; bald wand ich mich durch Gruppen, buntscheckigter Art, nahe an erwachsenere Schönheiten, die von brillanten Begleitern umringt, bald, so gut es sich's im Gedräng thun ließe, lustwandelten, bald stille standen, bald sich niedersetzten; ihre Gespräche waren wenig zusammenhängend, jetzt laut, jetzt leise, jetzt lebhaft, jetzt schmachkend, je nachdem die Umgebung es erheischten; Witz und Munterkeit konnte man der Unterhaltung nicht absprechen, aber der Stoff war gewöhnlich zu unbedeutend, und alle Sprüche abgebrochen, so daß kein Gegenstand mehr als zwey Minuten den Inhalt eines Gespräches festhielt. — Der Inhalt der Unterhaltung bezeichnet aber eigentlich und mehr als der Ton und Schwung derselben den innern Gehalt des Sprechenden. Bey Menschen von reicher Anlage und gebildeter Erziehung fließt derselbe immer von selbst, wie Goldkörner in den Wellen des Paktolus, ruhig, ergiebig und fort-dauernd daher. Bey Leuten von flüchtigem Geiste und Herzen und Kenntnissen stockt er hingegen häufig, wie Quellen die ihr Wasser nur geben, wenn die Erde darüber gedrückt wird, und sprudelt nur denn geräuschvoll über, wenn eben ein Druck geschieht. — Fanden sich hier und da junge Damen mit ältern, und mit Herren jeden Alters, gemischt, so bemerkte ich hingegen auch allezeit bey diesen, zugleich eine feinere Ausbildung und einen gewähltern Inhalt der Unterredung. — Mischung des Alters und der Geschlechter ist das einzige wahre Mittel die Jugend wahrhaft lebenswürdig zu machen. Zu meiner nicht geringen Freude bemerkte ich daher auch, seit ich wieder hier bin, daß diese Vermengung seit einiger Zeit, täglich mehr Sitte bey uns wird; es mögen unsere künftigen Ehemänner an ihren Gattinnen und unsere künftigen Gattinnen an ihren Männern sich dieses Vortheils gleichmäßig zu erfreuen haben! — Führte zufälliger Weise mein Herumstreifen mich hier und da bey einer Gruppe, sogenannter welscher Kammer-Mädchen vorbey, so fehlte ich nicht jedesmal dabey stille zu stehen. — Du weißt daß ich von jeher für diese Klasse des schönen Geschlechts einen vorzüglichen Hang hatte; ihre Sprache, ihre Freundlichkeit, ihr Hang zum feinem Scherze, ihre meist angenehmen Gesichter und Figuren, selbst ihre Kleidung haben etwas besonders anziehendes für mich, das, so viel wenigstens mich dünkt, von der plumpen und in

Ernst und Scherz, gewöhnlich zu derben Art der meisten unsrer deutschen Landmädchen sehr vorteilhaft absticht. — Auch Pelottons von deutschen Handwerkspurschen, in sofern keine Atmosphäre von Tabakrauch sie umdämpfte, wich ich nicht aus. Mehrentheils besitzen diese Menschen eben soviel Mutterwitz als Fröhlichkeit; und selten geht man bey einem Trupp von ihnen vorbey, ohne einen, nicht unebnen, Spaß oder eine wahre und ächt gefühlte Empfindung zu hören; — Stimmen einige gar, mit ihren beynahe immer sonoren Stimm, einen Gesang an, so komme ich erst nicht leicht von ihnen weg.

Alle diese Gruppen und noch mehrere andere unterhielten und belustigten mich noch, als schon lange der letzte Strahl des Abendroths, selbst in der hoch über alle andern Berg-Spitzen erhabenen Nadel des Finsteraarhorns, die gleich einer Prometheus-Flamme das dunkle Gewölb des Firmaments berührte, verschwunden war. Schon funkelten häufig die Sterne im unendlichen Raum des Himmels; kein anderes Licht als das ihrige und der Schimmer der Lampen und Kerzen aus den beyden Eck-Pavillons erhellen mehr die Alleen des, von den vielen in seinem Dunkel wallenden Menschen, belebten Spaziergangs. Ich kehrte wieder, unter Gefahr häufig, an in der Finsternis gehende Menschen, anzustossen, in den mittlern Gang zurück. Einzelne Menschen und Pärchen hatten sich daselbst auf die Bänke hingesezt, und hingen entweder süßen Träumereyen nach, oder kosten stille in vertraulicher Freundschaft. — Auch ich nahm einen Platz auf meiner, zum Glück noch ledigen, Bank wieder ein. Kein unsittliches Geräusch ließ sich, ungeachtet der Finsterniß, weder zur Rechten noch zur Linken hören, und etwa auf Szenen schliessen, die weder der Nähe eines Tempels nach der Gesellschaft, die hier versammelt war, noch überhaupt der Anständigkeit Unehre gemacht hätten; und doch waren es wahrscheinlich nicht die gebildeteren Klassen die hier die Schatten der Nacht gesucht hatten, denn diese sahe und hörte ich von ferne die beyden beleuchteten Pavillons umlagern und strohmsweise in der untern hellern Allee herauf und herab wallen. — Nach und nach fingen jetzt in der obern der beyden Rotonden, wo eine zahlreiche Gesellschaft von Musik-Freunden sich versammelt hatte, einzelne Töne sich stimmender Instrumente an hörbar zu werden; allmählig vermehrten sich die Akkorde und endlich ertönte das herrlichste Konzert von hundert Saiten- und Blas-Instrumenten durch die stillen nächtlichen Lüfte und entzückte jedes Ohr. Alles um mich herum brach auf und eilte dem Orte zu, wo die himmlischen Töne herkamen; — nur ich blieb einzig im dunklen Gange zurück. — Du weist, wie, wenn oft in Konzerten oder sogar auf Tanzböden eine Musik nach meinem Sinn und Herz mich ergriff, ich die einsamsten Winkel der Logen aufsuchte, um dort, mit geschloßenen Augen, mich ganz dem Zauber derselben zu übergeben und jeden Klang so zu sagen, ungestört in meine Seele einzufangen. Süßere Momente als solche kenn ich auf dieser Erdenwelt nicht. Hier würde mich sogar die Gegenwart einer Musarion stören, und mich dem obersten Himmel entreissen. Wohl eine halbe Stunde hörte ich so, wie einzig im Welt-

all, dem herrlichen Seelenfeste zu, als auf einmal eine Helle auf der untern Seite des Spazierganges meine Blicke an sich zog, ich glaubte Anfangs, ein Feuerwerk solle sich mit der Musik und dem regen Leben in Baretts Rotonde paven, aber wie groß war meine Freude, als der Mond, an den ich zu denken ganz und gar vergessen hatte, jetzt über die dunklen Kastanienbäume empor stieg und mit seinem Silberlicht das himmlische Schauspiel dieses Abends noch zu vollenden kam. Ein lauter Jubel aller Anwesenden begrüßte die keusche Königin der Nacht, selbst der Schall der Instrumente ward lauter und harmonischer, und alles fühlte, daß die Jammerwelt doch auch ihre schönen Stunden habe. Einige Pausen, welche die Musik machte, führten mehrere der Lustwandelnden wieder in meinen Schattengang und in meine Nähe zurück; Mädchen giengen in Reyhen und sangen, halb tanzend, liebliche Lieder, die ich in den schönsten Tagen meiner Jugend in den Traubenhügeln des Leemaner-Sees hatte wiederhallen hören; dann fiel die Musik von neuem ein, und so wechselten Zaubertöne lange miteinander ab, bis endlich die Stunde des Aufbrechens schlug, die Musik verstummte, die Lampen erlöschten, jedermann heimkehrte, und auch ich, der letzte von allen, als der Pörtner das Eisenthor der Promenade schliessen wollte, meine Bank verließ und, mit einem Himmel von süßen Gefühlen in der Brust, den Armen des freundlichen Morpheus zueilte. S. W.

---

Der Verfasser des ersten dieser beiden charakteristischen Sittenbilder aus dem alten Bern ist *Victor de Gingins* (1708—1776). Er entstammt einem alten freiherrlichen Waadtländergeschlechts, das seit dem 17. Jahrhundert in Bern eingeburgert war. Zeit- und Altersgenosse Albrecht Hallers, kam er gleichzeitig mit diesem 1745 in den Großen Rat und wurde 1764 Landvogt von Yverdon als Haller zum Salzdirektor nach Roche gewählt wurde. Er war ein politisch kluger Kopf, stand mit Haller und mit Vinzenz Bernhard Tschanner in Korrespondenz, obwohl er später, als Anhänger Rousseaus, andere politische Maximen vertrat als Haller. Er ist der Verfasser der seltsamen Geschichte vom abenteuerlichen Schicksal eines einfachen Bauernsohnes von La Sarraz, der als Offizier in türkischen Dienst trat, Pascha wurde und als türkischer Feldherr bei der Belagerung von Ofen im Kampfe fiel, gleichzeitig mit seinem im gegnerischen Heer dienenden Jugendfreund aus La Sarraz, dem er sich bei Kapitulationsverhandlungen zu erkennen gegeben hatte. Diese rührende Geschichte unter dem Titel «Bacha de Bude» wurde erstmals 1762 in Yverdon gedruckt, erlebte mehrere Auflagen und wurde sogar ins Deutsche übersetzt. Der Auszug aus seinen «Mémoires», aus dem hier nur ein Teil zum Abdruck gelangt, vermittelt auch in seinen weiteren Seiten recht interessante Aufschlüsse über die politischen Verhältnisse in Bern um die Mitte und in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Das Manuskript befindet sich in der bernischen Bürgerbibliothek, unter der Signatur Mül. 20.

Die vorstehend abgedruckten Zeilen schildern das alte catonische Bern, das auch Haller in seinem Gedicht «Verdorbene Sitten» in eindrucklichen Versen preist und gleicherweise wie unser Verfasser den neuen Sitten gegenüberstellt.

Von ganz anderer Art sind die Schilderungen von Sigmund Wagner (1759—1835), der den Lesern der «Berner Zeitschrift» aus der höchst anschaulichen, wohldokumentierten biographischen Schilderung Dr. Rudolf von Fischers im ersten Heft unseres Jahrgangs (S. 12 ff): «Der Herr Sigmund Wagner, e bärnische Romantiker», wohlbekannt ist. Sigmund Wagners feinfühlig, oft skurrile, doch immer lebenswürdige und geistreiche Wesensart bedarf keines weiteren Kommentars. Die beiden Briefe an einen Freund in Paris enthalten Stimmungsbilder aus dem biedermeierlichen Bern, wie sie in ihrer zeitbedingten Unmittelbarkeit nur selten ihresgleichen finden. Sie sind in Wortlaut und Interpunktion so wiedergegeben, wie sie in der überaus selten gewordenen, von Wagner selbst herausgegebenen und selbst geschriebenen Zeitung, betitelt: «Allerley Neues, nicht Politisches. Ein Gelegenheitsblatt während der Dauer der Schweizerischen Tagsatzung in Bern», im Jahre 1804 abgedruckt sind.

H. Strahm.